

« Une incroyable pépite ! »
Laurie Gilmore



La supérette du bord de mer

NA
MI



La supérette *Tenderness* sur l'île de Kyushu, au Japon, n'est pas un magasin comme les autres. Si les rayonnages sont remplis des traditionnels *katsudon*, *karaage* et *dorayaki*, ce sont les habitués hauts en couleur qui donnent une âme à ce lieu de passage. Il n'est pas surprenant d'y croiser un groupe de femmes assez âgées, pomponnées comme pour un rendez-vous galant, se disputer l'attention du gérant, ou l'homme à tout faire du quartier en train d'essayer les combinaisons d'aliments les plus surprenantes. Dans ce refuge de bord de mer, Shiba, le charismatique manager, fait preuve d'une bienveillance rare, son fan-club est toujours prêt à rendre service et les employés accueillent tout le monde avec un sourire. Et alors que les clients se succèdent, ils finissent tous par trouver bien plus que ce qu'ils étaient venus chercher...

Porté par la plume teintée d'humour de Sonoko Machida, un roman délicieux qui ne laissera personne indifférent.

**« La supérette du bord de mer transforme
les petits moments de vie en instants de magie. »**

Laurie Gilmore,

autrice du best-seller *Le Pumpkin Spice Café*

Sonoko Machida est une autrice japonaise renommée, traduite dans de nombreux pays. Elle a été lauréate de plusieurs prix, dont le prestigieux prix des libraires. *La Supérette du bord de mer*, best-seller international vendu à près d'un million d'exemplaires, est son premier roman traduit en français.

Traduit du japonais par Anne-Claire Leroux

ISBN : 978-2-487606-31-9

17,90 euros

Prix TTC France



9

782487

606319

Rayon : Littérature étrangère
Couverture : © Constance Clavel
Illustration : © Lim Eunju





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LA SUPÉRETTE DU BORD DE MER

Titre original : KONBINI KYODAI:TENDERNESS MOJI-KO
KOGANEMURA-TEN by Sonoko Machida

Copyright © Sonoko Machida, 2020

Tous droits réservés.

Publié pour la première fois au Japon en 2020 par SHINCHOSHA
Publishing Co., Ltd., Tokyo.

Les droits de publication en langue française ont été négociés avec
SHINCHOSHA Publishing Co., Ltd., Tokyo par l'intermédiaire de Tuttle-
Mori Agency, Inc., Tokyo.

Traduit du japonais par Anne-Claire Leroux

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-31-9

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sonoko Machida

LA SUPÉRETTE DU BORD DE MER

Roman

Traduit du japonais par Anne-Claire Leroux

**NA
MI**

PROLOGUE

— **D**IIIS ! Regarde-moi !
— Non, moi !

En entendant ces cris qui rappelaient la foule à un concert d'*idols*, j'ai reculé sans le vouloir. La bouteille en plastique que je tenais m'a glissé des mains et est tombée par terre, mais je n'ai pas eu le temps de la ramasser. Des femmes superbes s'agitaient comme des papillons dansant au-dessus d'une fleur magnifique. *Attends, c'était pas un konbini, ici ?* J'ai regardé autour de moi, alors que, dans ma tête, je rembobinais le parcours qui m'avait menée jusque-là.

Il démarrait par l'obtention de mon permis de conduire et du minivan d'occasion que j'avais appelé « Pipienne », le nom que je m'étais promis de donner à ma voiture quand je pourrais enfin en acheter une. Vous avez sûrement dû le comprendre avec cette histoire de nom, mais avoir mon propre véhicule et partir à l'aventure avec était mon rêve de toujours.

C'étaient mes premières vacances après l'avoir acquis. Un jour en plein milieu de la *golden week*, sous un ciel bleu revigorant, j'avais décidé qu'il était temps de réaliser ce rêve, et j'étais partie triomphante de chez moi. Cette fois-ci, je

partirais seule. J'irais où je voudrais, totalement libre, en mettant la musique que j'aimais sans avoir à penser à personne. Après avoir quitté ma maison à Kumamoto, j'avais pris l'autoroute pour me diriger vers Fukuoka. *Et si je faisais du shopping et que je passais par le temple Dazaifu Tenmangu en rentrant ? Un mochi à la pâte de haricots rouges grillé tout chaud, ça me dirait bien aussi.* Si, en partant, j'étais sur un petit nuage, les mains sur le volant, j'étais désormais furieuse sur l'aire d'autoroute Kiyama où je m'étais arrêtée en chemin. Mon amie venait de répondre au message que je lui avais envoyé avant de prendre la route.

« De toute façon, tu vas aller à Hakata, avoue ? C'est trop drôle, vous les gens de Kyushu vous allez direct à Hakata dès qu'il s'agit de fêter quelque chose. »

Je lui avais juste envoyé : « Je pars à l'aventure en voiture aujourd'hui, à plus ! », mais elle était clairement en train de se payer ma tête. Si ce n'était pas mon smartphone, je l'aurais jeté par terre de toutes mes forces.

« T'es juste jalouse parce que toi, t'as pas réussi à aller au-delà du permis provisoire ! » avais-je commencé à taper avec rage en la maudissant, mais je m'étais interrompue. Je ne pouvais pas nier m'être dirigée vers Hakata, et maintenant je n'avais pas le choix, il fallait aller ailleurs. Elle ne ferait que se moquer encore plus si j'y allais. *Mince, qu'est-ce qui m'a pris de faire ma fière en lui envoyant un message comme ça ?*

Bien obligée de changer de plan, j'ai réfléchi en regardant mon portable. Alors que je me creusais les méninges pour trouver une nouvelle destination sur la carte, le bout de mon doigt a touché un nom en particulier.

— Mojiko...

Ça me dit quelque chose. Il me semblait que c'était une destination un peu touristique, mais je n'y étais jamais allée. *Il y a le « quartier rétro » avec de jolis bâtiments, non ?* Après réflexion, j'ai décidé d'en faire ma nouvelle destination. Il faut suivre son instinct dans ces moments-là. Quand je suis arrivée sans encombre deux heures plus tard, je m'en suis félicitée. La mer scintillait devant les bâtiments élégants, les pousse-pousse se croisaient, et en me retournant au son d'une voix enjouée, j'ai découvert un vendeur qui proposait ses bananes à prix cassés. Les fruits jaunes étincelaient sous les rayons du soleil.

— C'est super ici.

J'aimerais bien me promener dans le coin quand j'aurai un copain. Et si je n'en ai pas, alors je viendrai avec mon amie et son permis provisoire. Quelle que soit la direction que je prenais, je trouvais quelque chose d'amusant, donc j'ai juste passé mon temps à me promener sans but précis. On avait beau être début mai, le temps magnifique avait un avant-goût d'été. Après avoir mangé un curry gratiné, une spécialité locale, je suis entrée dans la supérette que j'avais repérée en pensant y acheter du thé. J'y pense souvent quand je voyage dans un lieu inconnu : les konbinis sont de drôles d'endroits. Peu importe où l'on est, le simple fait d'y entrer nous transporte dans une atmosphère familière. Ils m'apportent un sentiment de soulagement, sûrement parce qu'on y trouve toujours le même genre de produits et d'étalages.

Mon exaltation un peu calmée, j'ai pris une bouteille de thé vert d'une marque que j'apprécie. Je me suis ensuite dirigée vers la caisse pour payer, avant de voir se dérouler sous mes yeux une scène incongrue pour un konbini.

Des femmes pomponnées comme si elles devaient se rendre à un rendez-vous arrangé étaient agglutinées devant la caisse. L'homme qui se tenait derrière semblait être la cible de leur folie. Il avait l'air d'être un employé du magasin. Il portait bien un uniforme aux tons rose pâle et marron, donc il n'y avait pas de doute possible. Il dégageait une extrême sensualité. Était-ce le tournage d'un film ou d'une série ? Kyushu est connue pour en accueillir beaucoup, à ce qu'il paraît. J'ai vérifié plusieurs fois en regardant autour de moi, mais rien n'évoquait une équipe de tournage. L'employé avait un sourire doux aux lèvres.

— Merci de venir si souvent. Ah, vous paraissez différente aujourd'hui, non ?

— Ah, monsieur Shiba ! Vous vous en êtes rendu compte, alors... J'ai changé de rouge à lèvres, vous voyez ?

— Ah, je vois. C'est la teinte rose pétale de cerisier qui vous rend encore plus charmante aujourd'hui.

— Dites, monsieur Shiba, regardez-moi aussi ! Moi, j'ai changé la couleur de mes ongles aujourd'hui. Regardez, vous voyez ?

— Ah, mademoiselle Yuuko. Vous avez raison, on dirait des bonbons, ils sont à croquer !

À cet instant, des cris stridents ont résonné dans la supérette. *C'est le concert de quelqu'un ici... ? Comment je suis arrivée là, et où est-ce que je suis, en fait ?* Je n'avais que le souvenir d'être entrée dans un banal konbini, et je commençais à me demander si je n'avais pas subi un lavage de cerveau.

— Ah, mademoiselle, par ici, s'il vous plaît, a fait une voix fatiguée, me ramenant au moment présent.

Ça y est, les aliens m'ont relâchée. J'ai ramassé la bouteille en plastique qui avait roulé à mes pieds, puis j'ai vu un homme

qui regardait dans ma direction derrière une seconde caisse. *Ah, c'est lui qui m'a appelée.* Il avait l'air d'avoir à peu près le même âge que moi, donc c'était sûrement un petit boulot après les cours. Pour être franche, son visage n'avait rien de spécial. Un figurant dans la foule si on était dans une série. *Tiens, qu'est-ce qui s'est passé ? Je devais être dans la lune.* À moitié dans les vapes, je me suis dirigée vers l'étudiant – Hirose, d'après son badge – pour payer mes articles. Ne parvenant pas à me désintéresser de la conversation volatile et enflammée qui se poursuivait à côté, j'ai demandé à voix basse à Hirose, en train de tapoter sur la caisse avec une expression vide :

— Euh, c'est le tournage d'une série ou... ?

Il a eu un petit rire, comme s'il s'était résigné, ou qu'il se contentait d'observer la situation de l'extérieur.

— Non. Ce n'est ni un tournage ni quelque chose du genre, juste le quotidien de notre supérette.

— Pardon ? Le quotidien... ?

Hirose a hoché légèrement la tête avant de déposer dans ma main la monnaie et la bouteille en plastique sur laquelle il avait collé un sticker « payé ». J'ai observé à nouveau la scène qui se déroulait à côté. Il émanait à présent des deux femmes que je croyais amies une aura menaçante. Celle qui avait été félicitée pour ses ongles et avait osé poser le bout du doigt sur la bouche de l'employé en disant « J'aimerais que vous les mangiez » s'était fait traiter de « dévergondée ».

— Ahh, ne vous battez pas. Je veux juste voir tout le monde sourire, vous savez, a dit l'homme d'un air embêté.

Les femmes se sont forcées à changer d'expression. Chacune tentait de lui faire son plus beau sourire, au point qu'il en

devienne fébrile. C'était sans aucun doute un combat de coqs entre femmes comme j'en voyais de temps en temps à l'université. *C'est ça, leur quotidien ?* J'ai interrogé Hirose du regard, et il me l'a confirmé d'un hochement de tête. *Wow.*

J'aurais aimé rester un peu plus longtemps à les regarder, mais si je ne partais pas bientôt, j'arriverais à Kumamoto tard dans la nuit. M'éloignant à regret de la caisse où se trouvait Hirose, je me suis dirigée vers les portes automatiques.

— Merci pour votre visite, a fait une voix qui n'appartenait pas à Hirose dans mon dos.

Je me suis retournée. Le fameux employé me fixait en souriant. En croisant ce regard qui semblait chatouiller mes nerfs et les muscles de mon dos, un frisson m'a parcourue. J'ai à nouveau laissé tomber la bouteille à mes pieds. Celle-ci a roulé jusqu'au milieu du parking, et j'ai couru la ramasser. Quand j'ai lancé un regard vers lui, ses yeux me suivaient toujours. Ses lèvres un peu épaisses courbées en arc doux ont fait sauter mon cœur hors de ma poitrine.

— Bonne soirée !

Au moment où le son de sa voix calme m'est parvenue, les portes automatiques se sont fermées comme pour nous séparer. J'étais figée au milieu du parking. *Est-ce que je ne devrais pas revenir à l'intérieur ? Et essayer de comprendre ce que je viens de ressentir ? Mais si j'y vais, j'ai le pressentiment que je vais m'enfoncer dans un marécage sans fond. Que faire ?* Les portes automatiques se sont ouvertes et j'ai retenu ma respiration. Est-ce qu'il m'aurait suivie, par hasard ?

— Allez, allez, si c'est pour vous battre, rentrez chez vous.

Une espèce de macho d'âge moyen qui ressemblait à un daruma, ces figurines de moine bouddhiste en papier mâché,

et les femmes sont sortis. L'homme portait un débardeur blanc sous une salopette rouge et dégageait une puissance étrange.

— Si vous avez fini vos courses, rentrez vite chez vous. Allez ! a dit l'homme d'une grosse voix avec un grand sourire.

Il aurait pu avaler un homme à lui tout seul, et les femmes se sont enfuies dans tous les sens en criant de peur. Il a explosé d'un rire gras en les suivant des yeux, puis nos regards se sont rencontrés. Tiens ? Un de ses sourcils s'est levé, et j'ai appris plus tard qu'il avait cru que j'étais venue avec ces femmes.

— Il faut rentrer, d'accord ? s'est-il exclamé en élevant encore la voix.

— Je... Je vais rentrer !

Qu'est-ce que c'est que ce konbini ? À appâter les gens comme ça avant de les chasser avec cette espèce de monstre ? J'ai couru de toutes mes forces jusqu'à Pipienne, garée au milieu du parking. Dans le même temps, je me suis surprise à réfléchir à la prochaine fois où je viendrais là.

« Merci de votre visite. »

Je veux revoir ce sourire. Et comprendre ce qui se cache derrière. C'est peut-être ça l'amour. Mais je n'ai pas envie de revoir le macho... Non, je dois quand même vérifier si ce que je ressens est bien de l'amour.

Tout en traversant résolument Mojiko, je ruminais sur les sentiments amoureux qui venaient de naître en moi.

Ton konbini, mon konbini

MITSURI NAKAO profitait pleinement de la vie. Elle vivait avec son mari, qu'elle avait rencontré sur les bancs de l'université, depuis dix-sept ans, et son fils qui allait bientôt rentrer en seconde. Excepté la récente crise d'adolescence de son fils, rien ne venait troubler sa vie, et les relations avec son mari comme avec ses beaux-parents, qui habitaient la préfecture voisine, étaient au beau fixe. Les parents de Mitsuri étaient bien sûr en bonne santé. La maison individuelle qu'ils avaient achetée onze ans plus tôt était petite mais agréable à vivre, et le remboursement de leur prêt avançait doucement mais sûrement. Le job à mi-temps qu'elle avait pris pour avoir un peu d'argent de poche se passait bien lui aussi. C'était même plus que bien, c'était le meilleur travail du monde. Parce qu'elle y trouvait quelque chose d'encore mieux qu'un bon salaire. Bref, Mitsuri Nakao profitait pleinement de la vie.

— Ah, les produits vont changer le mois prochain, c'est ça ? a dit Nomiya, un jeune employé à mi-temps du konbini, en jetant un coup d'œil à la tablette sur laquelle Mitsuri tapait les commandes. Des *hiyashi chûka** et des *zarusoba*. Je vois, des produits d'été.

— C'est qu'on sera bientôt en juillet. Ça passe vite.

— Vous savez, je crois que le *hiyashi chûka* du Tenderness est le meilleur disponible en konbini. Il est parfaitement équilibré. Mais les quantités sont dignes du haut-de-gamme, alors on ne peut pas faire autrement qu'en prendre deux.

Nomiya était étudiant en première année à l'université Kyushu Kyoritsu. Il avait commencé à travailler chez Tenderness dès son entrée à l'université. Ancien membre d'un club de lutte, il était bardé de muscles, et même l'uniforme XXL qu'on lui avait fourni semblait sur le point de céder au niveau de sa poitrine et de ses épaules. Nomiya avait apparemment gagné de nombreux tournois au lycée. Il n'avait jamais expliqué pourquoi il n'avait pas intégré le club de lutte de son université, pourtant réputé. Et Mitsuri n'avait pas cherché à en savoir plus.

— J'aurais parié que tu préférerais le bol de riz à la viande grillée et aux légumes d'été, pourtant.

Ce plat faisait fureur tous les ans auprès des jeunes dans le menu estival. La viande de bœuf grillée au charbon de bois et les légumes d'été colorés étaient aussi beaux que bons. Il contenait même plus de riz que les bentos normaux, et rassasiait les plus affamés.

— Non, ça c'est exceptionnel ! Après, c'est vrai que le riz du Tenderness est super – le riz blanc, je veux dire.

* Retrouvez les termes culinaires en italique dans le glossaire en fin d'ouvrage. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

— Ils ne font pas les choses à moitié, c'est sûr. Sur tout ce qui se mange, des bentos aux desserts ! a répondu Mitsuri en pianotant rapidement sur le clavier numérique de la tablette.

Ça faisait déjà quatre ans que Mitsuri travaillait au konbini Tenderness Kogane Mura de Mojiko. À présent, elle savait d'instinct quel produit se vendrait bien. Tenderness était une chaîne de konbinis présente uniquement sur l'île de Kyushu. Avec sa devise : « Doux avec les gens, doux avec vous », sa popularité auprès du public n'avait rien à envier aux autres chaînes de konbinis. Et c'est donc dans l'arrondissement de Mojiko de la ville de Kitakyushu, dans le bâtiment Kogane Mura, situé à peu près au milieu de l'avenue Osaka-cho que se trouvait ce Tenderness. L'endroit était calme, à quelque distance du quartier de la gare, connu pour son architecture rétro, et du club Moji Mitsui. La clientèle comptait plus de locaux que de touristes.

Une douce mélodie de boîte à musique a résonné dans le magasin. Les portes automatiques se sont ouvertes... Un client venait d'arriver. Les deux vendeurs ont tourné la tête au moment où un vieil homme, vêtu d'un débardeur blanc et d'une salopette rouge pétant, pénétrait dans le magasin. Même s'il faudrait encore un moment avant que les bulletins météo annoncent la fin de la saison des pluies, le vieil homme était déjà habillé comme en plein été. Il avait le crâne rasé, une barbe qui couvrait la moitié de son visage et des yeux perçants. Des bras musclés jaillissaient de son débardeur. Sa grande taille le rendait intimidant lorsqu'il regardait autour de lui. Cependant, dès qu'il a remarqué la présence des deux vendeurs, le vieil homme a passé la main sur sa tête et son visage s'est fendu d'un grand sourire.

— Hello, hello ! Toujours aussi mignonne, ma petite Mitsuri !
— Bonjour, Shôhei. Quoi de neuf dans le coin, aujourd'hui ?
— Hmm... Je dirais qu'il y a beaucoup de groupes de touristes chinois. Ils m'ont dit qu'ils allaient visiter le quartier autour de la gare avant de prendre le ferry Kanmon pour Karato.

Shôhei Umeda était une célébrité dans le quartier. À bord de son tricycle pour adulte rouge écarlate, il parcourait la ville avec des plans faits maison du port de Mojiko empilés dans son porte-bagages. Malgré son air de grand méchant, sa tenue excentrique et son caractère étonnamment sociable lui avaient valu d'être surnommé affectueusement « le Vieux rouge » par les enfants des environs.

— Ils m'ont demandé si j'étais un acteur. On me confond souvent avec Masumi Okuda, il faut dire. J'y peux rien, qu'est-ce que vous voulez !

Il avait beau dire ça fièrement, Mitsuri trouvait qu'il ressemblait plus à Bodhidharma, le célèbre moine zen grincheux. Elle n'aurait même pas été surprise d'apprendre qu'il était sa réincarnation.

— Vous n'imaginez pas la cote que j'ai eue, avec tous leurs « Laissez-nous vous prendre en photo », et en plus, j'ai vidé mon stock de plans touristiques. Il va falloir que je rentre pour en imprimer ! a-t-il dit en concluant son discours d'un « mouah ha ha ! » digne des plus grands méchants – même s'il ne le faisait pas exprès –, avant d'ajouter d'un air désolé : Sur ce, je vais devoir vous quitter. Ma patrouille quotidienne est terminée.

Shôhei s'était autoproclamé ambassadeur touristique du port de Mojiko et garant de l'ordre public du quartier. Il venait souvent faire une pause au konbini au milieu de sa distribution de cartes touristiques.

— Ne vous en faites pas pour nous, Shôhei. Le gérant est en congé aujourd'hui, a dit Mitsuri en riant.

— Ah, je vois ! a répondu Shôhei d'un air enjoué. C'est tranquille quand il n'est pas là.

— Voilà, tout ira bien.

— Je peux rentrer le cœur léger, alors. Allez, j'y vais !

Shôhei a hoché la tête avec une expression satisfaite, puis est reparti chez lui sur son tricycle rouge.

— M. Shôhei a de l'énergie à revendre, hein ? a dit doucement Nomiya, ce à quoi Mitsuri a acquiescé.

Peut-être parce qu'il roulait avec son tricycle tous les jours sans exception, qu'il pleuve ou qu'il vente, Shôhei était dans une forme olympique. La rumeur disait qu'il aurait largement dépassé les quatre-vingts ans, mais il gardait un teint de pêche et les muscles puissants de ses jambes semblaient n'avoir rien perdu de leur force. *J'aimerais être aussi robuste en vieillissant...*

Le jingle de l'entrée a retenti à nouveau, et les deux vendeurs ont tourné la tête au moment où apparaissait un vieil homme mince avec une canne. Il a regardé Mitsuri et Nomiya et les a salués d'un brusque « B'jour » en essuyant la sueur sur ses tempes avec une serviette.

— Bonjour, monsieur Urata ! Il fait encore plus chaud que d'habitude aujourd'hui ! s'est exclamé Nomiya.

M. Urata a froncé les sourcils en entendant la voix forte de Nomiya. Contrairement à Shôhei, cet homme qui vivait seul pas très loin de la supérette avait un caractère difficile. La bonne humeur et l'énergie de Nomiya devaient l'irriter, puisqu'il trouvait toujours quelque chose à redire sur les faits et gestes de celui-ci.

— Pas la peine de crier, je t'entends ! Si t'as tant d'énergie à revendre, va donc faire du sport au lieu faire des petits jobs ! lui a-t-il lancé d'un ton sévère en pointant le bout de sa canne vers lui. Allez, je suis venu pour manger. Prépare-moi ça.

Nomiya a pincé les lèvres un instant, vexé, avant de reprendre un sourire commercial.

— Entendu. Je prépare votre déjeuner tout de suite.

Tandis que Nomiya s'empressait d'aller récupérer le bento dans le réfrigérateur de l'arrière-cour, Mitsuri s'est adressé à M. Urata :

— Si vous voulez bien aller attendre à côté.

Sans prendre la peine de lui répondre, il s'est dirigé vers le coin repas, séparé du konbini par une porte. L'espace derrière la caisse était assez étroit. Revenu avec le bento et une bouteille de thé froid, Nomiya a tortillé son grand corps pour faire réchauffer le bento et compléter le bon de commande avant de rejoindre M. Urata dans la pièce voisine.

— Allez, les autres ne vont pas tarder, a murmuré Mitsuri en levant les yeux vers l'horloge au mur.

M. Urata était toujours le premier à arriver, et le reste des personnes âgées suivait, à peu près au moment où il finissait de déjeuner. Le Tenderness Mojiko Kogane Mura proposait un service de déjeuner « *yellow flag* ». Les abonnés avaient le droit à un bento différent chaque jour pour un prix fixe, ce qui en faisait un service particulièrement populaire auprès des séniors. La diversité du menu, empêchant la routine de s'installer, était évidemment un facteur important, mais son principal attrait résidait dans le fait de pouvoir « faire savoir à son voisinage qu'on allait bien ».

Les appartements du deuxième au septième et dernier étage du bâtiment Kogane Mura étaient réservés aux résidents seniors. À l'origine, le service de déjeuner avait été créé pour eux. Cela leur épargnait la peine de préparer le déjeuner, et leur donnait l'occasion de discuter avec les autres habitants de l'immeuble dans un espace qui leur était réservé à côté du konbini – jusqu'à ce que celui-ci soit ouvert au public en tant qu'espace repas. Le système permettait en plus d'agir rapidement au cas où l'un des résidents ne viendrait pas récupérer son bento. C'était avec ces arguments que le konbini l'avait présenté à sa clientèle. Le nombre de clients avait augmenté petit à petit, au point qu'il comptait également à présent des habitants du quartier comme M. Urata.

— Me voilà.

Nomiya avait une expression sombre en revenant. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner que M. Urata lui avait fait une réflexion désobligeante. Avant même que Mitsuri puisse lui demander ce qu'il s'était passé, Nomiya a murmuré :

— Vous trouvez que je suis trop bruyant ? Il m'a crié dessus en disant : « Pose-le là et dépêche-toi de partir ! Voir autant de muscles inutiles me coupe l'appétit ! »

Nomiya était tout aussi sensible et timoré que sa carrure était imposante. Mitsuri ne pouvait pas s'empêcher de s'inquiéter en le voyant prendre à cœur la plus insignifiante remarque d'un client. Mitsuri avait beau lui dire de ne pas prendre ces commentaires au sérieux, Nomiya ne semblait pas prêt à l'entendre.

— M. Urata est désagréable avec tout le monde. Ne t'en fais pas.

— C'est difficile quand on vous dit ce genre de choses. Et puis, d'abord, ce n'est pas parce qu'il est âgé que ça lui donne le droit de me parler comme ça !

Nomiya a serré le poing, faisant gonfler son biceps.

— Je n'aime pas cette expression, mais c'est vraiment un vieux c...

— Stop, stop ! Je t'arrête là, l'a interrompu Mitsuri.

Par chance, le magasin était vide, mais il ne fallait pas qu'il prenne l'habitude de se plaindre à la moindre occasion. Malgré son expression dépitée, Nomiya s'est tu. Après un petit moment, il a baissé la tête en s'excusant :

— Excusez-moi, je n'aurais pas dû dire ça.

— Je comprends bien ce que tu ressens, mais il faut garder ce genre de chose pour soi, d'accord ?

Nomiya a répondu aux paroles de Mitsuri par un sourire forcé. La discipline faisait partie de ses qualités. La mélodie a résonné, et un jeune homme à la tenue extravagante est entré. Il travaillait dans un salon de coiffure à cinq minutes à pied du konbini. Il a saisi deux bouteilles de boisson énergétique et un sandwich à la salade. Le jeune homme a déposé ses produits à la caisse qu'occupait Nomiya. Même de loin, ses mains couvertes de gerçures étaient un crève-cœur. Employé au salon depuis avril, l'apprenti devait certainement passer son temps à faire les shampoings.

— Je vais prendre une boîte de *karaage* avec ça, s'il vous plaît.

— Et une boîte de *karaage*.

Nomiya pianotait habilement sur l'écran de la caisse. Tout en remplissant la boîte depuis la vitrine des produits frits, Mitsuri pensait : *Ahh, qu'est-ce que j'aimerais lui en mettre un*

en plus ! Peut-être parce qu'elle était plus âgée à présent, elle avait envie de donner un coup de pouce aux jeunes méritants. Qui plus est, le jeune homme avait des traits fins et la couleur originale de sa teinture, digne d'un apprenti coiffeur, lui allait très bien. Et plus encore, il ressemblait un peu à l'un des personnages du manga favori du moment de Mitsuri. Ce n'était pas un, mais deux morceaux de *karaage* qu'elle aurait voulu ajouter à sa boîte.

Alors que Mitsuri suivait des yeux son dos mince quitter le magasin, le jeune homme s'est brusquement arrêté.

— Ah, monsieur Shiba ! s'est-il exclamé d'une voix surexcitée en reconnaissant l'homme qui était entré par la porte du coin repas.

C'était Mitsuhiko Shiba, le gérant du magasin, en habits de tous les jours. Il était grand et aussi bien fait qu'un top model. Sans doute grâce à ce physique avantageux, l'ensemble formé par sa chemise blanche, son pantalon chino et ses sandales, pourtant banal, avait un je-ne-sais-quoi de branché. Ses bras, révélés par les manches relevées de sa chemise, étaient juste bronzés comme il faut. De neuf ans plus jeune que Mitsuri, il avait trente ans.

— Tiens, Ayumu ! C'est ta pause ?

— Oui ! Exactement !

Le jeune homme, Ayumu, s'est rapproché joyeusement de lui. Tout en observant Shiba lui adresser un sourire affectueux, Mitsuri a murmuré :

— Si je m'y attendais...

— Monsieur Shiba, vous devez passer au salon, un de ces jours ! J'ai tellement progressé depuis la dernière fois qu'on me félicite sur mes shampoings, et vous ne venez pas ?

— Ah, excuse-moi de ne pas être venu. Mais un coup d'œil suffit pour comprendre combien tu travailles dur.

Shiba a saisi la main d'Ayumu dans la sienne. Quand il a suivi les gerçures de son doigt, les joues d'Ayumu se sont légèrement teintées de rouge.

— Ce sont les mains d'un coiffeur, maintenant. Je viendrai bientôt.

— Entendu. Vous savez, j'attends votre visite avec impatience. Venez quand vous voulez.

Ayumu fixait Shiba avec des yeux fiévreux. Acceptant ce regard comme si de rien n'était, il lui a adressé un sourire qui révélait des dents blanches.

— Bon courage pour cet après-midi !

Ayumu a hoché la tête à de nombreuses reprises avant de quitter le magasin, gardant levée la main que Shiba avait touchée comme un objet précieux. Témoin de la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux, Mitsuri a lâché un soupir lourd de sens. Sans qu'elle s'en aperçoive, le « Phéro boss » avait de toute évidence fait sien le cœur du jeune homme. Mitsuri avait surnommé ainsi le gérant. Un raccourci évident pour « Phéromones boss ». Des phéromones émanaient de lui comme une rivière d'une source. Que ce soit le sang qui s'écoulait dans ses veines ou le matériau de son âme, quelque chose en lui le distinguait des autres êtres humains. Mitsuri était persuadée qu'il avait en lui un organe qui générerait des phéromones quasiment sans discontinuer.

Shiba n'avait pas un visage parfait. Ses yeux en amande asymétriques et ses lèvres un peu trop charnues n'étaient pas harmonieux. Mais ce léger déséquilibre et cette expression qui changeait avec la douceur d'une danse d'onnagata, ces acteurs

qui jouaient des rôles féminins au théâtre kabuki, produisaient un tel charme que cela en donnait le vertige. Il semblait être toujours enveloppé par l'odeur sucrée du nectar de fleurs, et sa voix faisait agréablement vibrer les tympanes. Mitsuri n'était pas une experte en shiatsu, mais elle était sûre qu'il ne faudrait pas presser beaucoup pour que des phéromones jaillissent de lui, comme de l'eau d'une source.

Quand elle s'était retrouvée face à lui pour la première fois dans le bureau du konbini, lors de son entretien d'embauche quatre ans plus tôt, Mitsuri avait eu peur de s'être trompée de magasin. Elle n'arrivait pas à croire que la personne en face d'elle puisse être le gérant d'une supérette. Cependant il s'était comporté de manière normale quand elle lui avait parlé, et les tâches qu'on lui avait confiées n'avaient rien d'inhabituel. Elle se rappelait encore la difficulté qu'elle avait eue à faire le tri dans les informations qu'elle recevait ce jour-là. Finalement, Shiba n'était ni plus ni moins qu'un gérant de magasin. En voyant sa sensualité exacerbée, Mitsuri avait au départ soupçonné une relation très proche avec le propriétaire du bâtiment et du konbini, mais elle avait vite oublié cette idée car l'homme était un mari dévoué de plus de soixante-dix ans. Shiba n'était pas le Don Juan qu'elle imaginait, et il travaillait diligemment. D'ailleurs, peut-être même un peu trop. Mitsuri avait déjà demandé à Shiba comment il en était arrivé à faire ce travail. Il ne manquait pas d'options... Il aurait pu tirer profit de sa capacité à gagner le cœur des gens. Il n'y avait bien sûr rien de mal à travailler dans un konbini, mais il fallait avouer que c'était gâcher tout ce charisme, qui était de fait un vrai talent. Mais Shiba avait eu un sourire malicieux en répondant :

— J'aime les konbini, vous comprenez.

Une façon d'éviter habilement la question, bien sûr. Elle était convaincue qu'il cachait un secret, mais elle n'en savait pas plus.

— Bonjour, Nomiya, madame Nakao.

Shiba s'est retourné tranquillement, le sourire aux lèvres, après avoir regardé Ayumu partir. Pourtant, contrairement à ce dernier, ni l'expression de Nomiya ni celle de Mitsuri n'ont changé d'un pouce. Ils ont répondu par un simple bonjour. La condition *sine qua non* pour travailler dans cet établissement était de conserver une certaine résistance aux fameuses phéromones de Shiba.

— Vous êtes descendu alors que c'est votre jour de congé, chef ? a demandé Mitsuri.

Le propriétaire avait fait une exception en lui louant un appartement au troisième étage de l'immeuble. Le trajet maison-travail était de fait réduit, puisqu'il était juste au-dessus, mais un peu trop proche au goût de Mitsuri.

— C'est bientôt l'heure du déjeuner, non ? Je me suis dit que je pourrais rejoindre tout le monde.

Shiba montrait la pièce voisine du doigt.

— Quoi ? ! s'est exclamé Nomiya. Mais vous n'avez aucune vie privée, chef !

Son ton était blasé.

— Vous êtes déjà là durant les heures de travail, ce n'est pas la peine de venir pendant vos jours de congé aussi.

— Nous sommes les seuls à proposer ce service pour l'instant. Ça me rassure de venir.

— Euh, qui a eu cette idée déjà ? C'était le grand conseiller Itako ? Saseko ?

— Niseko. C'est Niseko.